

# L'importance culturelle de la langue

(ou : Façons de dire et façons d'être)

Cette conférence a été prononcée au Café Riche de Montpellier, le 6 avril 2006, pour l'association *DCL (Défense Culturelle de la Langue)*.

Une langue n'est pas qu'un outil neutre et anodin, chargé d'effectuer des opérations simples, et remplaçable à volonté. Elle charrie intrinsèquement des contenus complexes, de nature culturelle. Toucher à la langue, c'est forcément toucher à l'état des esprits, à la culture. Et la façon dont quelqu'un s'exprime indique ce qu'il est.

## ***Le langage comme soubassement de la culture***

Notez d'abord que c'est le langage qui sous-tend tout le processus même de culture. Il est fait de signes substitutifs, qui remplacent les choses elles-mêmes par la représentation des choses, qui en tiennent lieu (*lieutenance* des signes). Ainsi permet-il, basé sur le crédit ou la *fiducia* qu'on lui accorde, l'inégalité dans les échanges : le projet remplace la constatation, un « tu as maintenant » (effectif) pourra céder la place à un « tu l'auras demain » (représenté). Dès lors, au nom d'une promesse, d'un engagement, d'un projet, d'une anticipation intégrés dans l'esprit, peut se faire un renoncement volontaire à une pulsion immédiate. Grâce aux pouvoirs de représentation mentale qu'il permet, le langage autorise l'individu à échapper au *hic et nunc*, dans lequel le limite la tyrannie des pulsions, des instincts bruts. Il nous arrache à l'ordre de la nature, qui est tout entier absorbé par la jouissance présente (c'est le cas du monde animal), pour amener en nous la présence d'images mentales, qui, faites de souvenirs et d'attentes, nous détachent de notre lieu actuel. Elles nous décentrent de nous-mêmes mais aussi, en un autre sens et bien plus profond, nous recentrent.

Le langage peut donc évoquer en nous des choses absentes, et nous en permettre le désir ou le regret (latin : *desiderium*). Il n'a pas qu'une fonction utilitaire, désignative ou référentielle. Il a une fonction incantatoire, qui est d'éveiller des présences-absences. Je pense que parmi tous les langages le verbal a ici un privilège décisif. À la différence des langages visuels, voués plus ou moins à une certaine présence effective, il est seul capable d'évoquer des absences, des manques. Pensez à ce qu'on appelle en stylistique la « caractérisation négative » : le « sans » est ignoré de l'image. L'aphorisme humoristique de Lichtenberg : « Un couteau sans lame, auquel manque la manche », ouvre des abîmes, en défiant toute vision.

Ce langage « évoque » les choses, au sens latin d'appeler, ou de faire venir (*evocare*). Nous sommes loin de la simple perception sensorielle des choses. Si je dis : « Tombe la neige, sonne la cloche dans le silence du soir », je ne vois pas vraiment tomber la neige, je n'entends pas sonner la cloche. Et pourtant vision de la neige et son de la cloche sont bien présents en moi, et le paradoxe de cette présence est que tout en se passant de perception elle est d'un poids, d'une présence intérieurs bien plus grands que ceux que la perception nous permet. Nommer est appel, appel à venir dans l'absence, et aussi dans la présence. Quelle présence est la plus haute, celle de ce qui s'étend sous nos yeux ou celle qui, dans le langage, est appelé ?<sup>1</sup>

Opérant par médiation, relais, le langage est essentiellement culturel, si la culture est bien le triomphe du non existant (les idéaux, par exemple), sur de l'existant (les pulsions, ou le *ça* freudien) : il est la présence en nous de choses absentes. Et que serions-nous, disait Valéry, sans le secours de ce qui n'existe pas ? Ainsi le langage permet d'entrer dans [la sphère du futur](#), dimension essentielle de l'humain. Le futur, même au sens grammatical, définit toute la culture.

Qui ne voit qu'une promesse (verbalisée) engage plus qu'un simple geste ? Opposez « engager sa foi » à quelqu'un, et lui prendre simplement la main. Ou bien faire l'amour en se parlant, et le faire sans se parler. Le simple geste peut être instinctuel, réflexe ; mais la promesse, quand elle est pensée, quand elle n'est pas mécanique et répétition machinale d'une formule, implique réflexion. C'est d'ailleurs à dessein que la rhétorique traditionnelle multiplie à dessein les filtres et les écrans entre la sphère instinctuelle et le projet humain, qui est différé pour être plus intense. Le désir immédiat d'un être s'éloigne de moi quand je pense à l'« objet de ma flamme ». Mais sans doute n'en est-il que plus exacerbé, et la périphrase fait mieux rêver. L'homme est une *différence différante*. Le paradoxe là aussi est que la répression consentie et le sacrifice volontaire des pulsions, qui sont l'essentiel du processus de culture (on peut parler bien sûr ici d'un sacrifice seulement momentané), loin d'éteindre l'intensité vitale, l'augmentent.

Les mondes culturels sont essentiellement des mondes mythiques, c'est-à-dire basés sur la parole (*muthos*). Le recul pris, *via* les mots, face à la sphère instinctuelle, est nécessaire. Les mots sont donateurs de sens, ils répondent à ce que Bergson appelait la « fonction fabulatrice ». L'homme a besoin des mots (et sans doute aussi des langages en général, de tous les systèmes de signes substitutifs, chacun intervenant dans son ordre) pour modéliser sa vie, lui donner sens et densité. Il parle devant la mort comme le causeur adonné à sa cheminée. Comme Shéhérazade tous les soirs doit captiver, par les fictions successives qu'elle invente, le roi qui peut la faire mourir si elle n'y parvient pas. Ou comme la petite fille aux allumettes d'Andersen, qui se réchauffe au feu de ses petites flammes,

---

<sup>1</sup> Heidegger, « La parole », dans *Acheminement vers la parole*, Gallimard, « Tel », 1984.

ses petites fables, pour affronter le froid de la nuit et de la mort. Hélas ! les fictions aussi ont une fin !

La représentation de la vie dans les signes divers qui la relaient (mots, images, etc.) lui donne essence véritable et poids. Nous n'existons vraiment au fond que reflétés dans le miroir essentialisant des signes. Songez à la netteté de l'image enclose dans le miroir, en opposition au flou de toutes nos vies. Voyez « Cœur, couronne et miroir », d'Apollinaire (*Calligrammes*)<sup>2</sup>. Voyez encore la couverture de mon livre [Laquelle est la vraie ?](#) Floue et fantomatique est notre vie ; et net, notre visage reflété dans le miroir. Là j'ai bien mis au point, dans tous les sens de l'expression. Vous savez que beaucoup de peintres se promènent avec un miroir dans leur poche : c'est qu'ils y voient le vrai monde, bien net et bien mis en relief, ne serait-ce que parce qu'il est encadré. À l'inverse, qui de défaut ou se déconstruit devient flou : *Harry dans tous ses états*, de Woody Allen (*Deconstructing Harry*). De fait, si nous n'avons pas de tels miroirs instituants, de telles représentations pour modéliser nos vies, nous ne sommes que des morts-vivants. On voile les miroirs dans les chambres des morts, et le vampire, un mort-vivant, ne se reflète dans aucun miroir.

Malheureusement les cultures sont fragiles, et cette puissance souveraine, donatrice de sens, des signes, peut disparaître.

Pédopsychiatres et psychiatres constatent très souvent que la violence brute et sauvage est liée à l'impossibilité de verbaliser, de mettre des mots sur les états et les problèmes. Le recul alors et la réflexion sont impossibles. On pourrait parler du cas de certains enfants qui sont agressifs tout simplement parce que les mots leur font cruellement défaut pour voir clair en eux-mêmes. Beaucoup de délinquants aussi n'ont pas de langage, ils n'ont pas la possibilité de mettre en scène ou de représenter leurs vies. Mettre des mots sur les pulsions les inhibe et les désamorce. Mais il est catastrophique de ne pas pouvoir avoir soi-même un discours un tant soit peu suivi, ou même comprendre celui des autres. Voyez *La Haine*, de Matthieu Kassowitz. Les « fictions instituantes » ont disparu pour les trois héros, puisqu'ils sont simplement incapables de les saisir. Une histoire de quelque longueur leur échappe. « Qu'a-t-il voulu nous dire ? », disent-ils de ce que leur a raconté le vieux monsieur. La durée minimale exigée par un discours n'est pas à leur portée. Attention pulvérisée par la télévision ? Ils ont régressé de la culture qui prend le temps, à la nature qui se pulvérise (devient poussière : *pulvis*) dans l'instant. Comme dit la voix *off* de ce film prémonitoire : « Attention à l'atterrissage ! »

On pourrait même prendre ce mot de « représentation » dans tous les sens. Celui bien sûr de la mise en scène de nos vies, de leur théâtralisation nécessaire : langages et œuvres nous précèdent et nous modèlent, et sans les romans, disait Valéry, comment pourrait-on s'y prendre pour faire sa cour à une femme ? Mais aussi celui de la représentation en politique. Une crise de la représentation y est

---

<sup>2</sup> « Dans ce miroir je suis enclos vivant et vrai « comme on imagine les anges et non comme sont les reflets – Guillaume Apollinaire ». – Voyez aussi mon article sur l'*Image victorieuse* : [Imago victrix](#).

toujours de mauvais augure. Quand contre la médiation et la représentation politiques (parlementaire par exemple), on fait appel à l'immédiat, aux « tripes », toutes démagogies et fascismes sont possibles, à droite comme à gauche.

Je vais tracer quelques étapes de ce processus de déculturation : déclin du langage entraînant inévitablement déclin de la culture.

## ***L'appauvrissement du lexique***

Un signe évident de déculturation est l'appauvrissement du vocabulaire, la diminution quantitative du lexique. Moins on a de mots à sa disposition, moins on a de choses à penser, de concepts à valoriser, de sentiments à analyser. Un état totalitaire d'ailleurs s'accommode fort bien de la restriction du lexique. Mieux, il la favorise. C'est ce que décrit Orwell dans *1984*. On invente un langage simplifié, le *novlangue*, où les polysémies verbales, source pourtant de richesse, apparaissent comme un inconvénient : on décrète que chaque mot n'aura plus qu'un seul sens. Ainsi « libre » ne veut plus dire que « disponible », « ouvert », comme dans « voie libre », ou « taxi libre ». On ne peut donc plus penser la liberté politique, puisque le sens de « libre » y est différent. De même « égal » ne veut plus dire qu'« identique ». Alors une expression comme « Tous les hommes sont égaux » n'a pas plus de sens que « Tous les hommes sont roux », ou « Tous les hommes mesurent 1,80 m ». Exit là aussi l'égalité politique. On voit que le Pouvoir tutélaire, paternaliste et tyrannique (*Big Brother is watching you*) peut ici se frotter les mains.

Pareillement, on décrète que l'antonyme de chaque adjectif se fera par adjonction en son début d'un préfixe privatif, comme *in*. Ainsi le contraire de « bon » sera « inbon », de « clair », « inclair », etc. On gagnera certainement pour diminuer l'épaisseur des dictionnaires, on fera peut-être des économies de papier. Mais qui ne voit ce qu'on y perdra ? Cette logique binaire empêchera de formuler, donc de penser les mélanges d'opposés, ce qu'on appelle en rhétorique les oxymores. Ce « mal qui nous fait du bien » de Ferré (dans *C'est extra*), ou encore l'« obscure clarté » de Corneille dans *Le Cid*, ou en peinture le clair-obscur cher à Caravage, La Tour, Rembrandt, tout cela disparaîtra de l'horizon mental, car n'ayant plus de mots pour le dire, on finira par ne plus y songer. Ainsi se rabetotent les cerveaux...

S'agissant de l'étendue du vocabulaire, vous noterez cependant qu'il y a deux pauvretés : une pauvreté qui est richesse, volontaire et choisie, celle de Racine par exemple, qui joue sur la suggestion, le non dit, la litote. Et une pauvreté qui est manque, indigence. C'est cette dernière seule qu'on connaît aujourd'hui : elle n'est pas choisie, elle est subie. Que nos collégiens ne prennent pas modèle sur Racine, qui est riche de tout ce qu'il refuse ! Eux sont pauvres de tout ce qu'ils ne connaissent pas. D'ailleurs Racine a été imité, et le résultat a été indigent : le peigne a du bon, encore faut-il qu'on ait des cheveux !

On peut même critiquer les excès toujours possibles de la préciosité et de la rhétorique, si on les sent comme vaines afféteries. Mais encore faut-il les con-

naître, les avoir longtemps pratiqués : « Nourri dans ce palais, j'en connais les détours... » Ce n'est sûrement pas le cas de la majorité aujourd'hui. La surdité n'est pas la meilleure façon d'entendre la musique...

## ***Négligences et approximations***

Toute culture repose sur des codes : codes comportementaux certes, codes linguistiques aussi. Avec les codes, à l'inverse de ce qu'on pourrait croire, on n'est pas esclave ou prisonnier, on est plus libre. D'abord mieux vaut un code sur lequel tous puissent s'entendre, qu'une infinité de codes, qui mène à une anarchie et une confusion bab liennes. Je pense évidemment, vous vous en doutez bien, à l'[orthographe](#). Même injustifiées, certaines anomalies ont pour elle l'ancienneté, et on pourrait dire de l'orthographe ce que Montesquieu disait des lois, qu'il n'y faut toucher que d'une main tremblante (préface de *L'esprit des lois*) Mieux vaut un arbitraire sans doute que des millions. Goethe aurait dit, paraît-il : « Je préfère une injustice à un désordre. » La réflexion, s'agissant de l'orthographe, n'est pas sans quelque poids.

 videmment maîtriser l'orthographe ne dit absolument rien de la profondeur et de l'intelligence d'un homme, à l'inverse de ce que pensent peut-être, bien naïvement, les fans de la *Dictée* de Bernard Pivot. Les plus grands écrivains ont fait des fautes d'orthographe... mais ils avaient des correcteurs d'imprimerie pour y veiller, qui pouvaient, en uniformisant la graphie, simplement faciliter la communication, et ne pas choquer le lecteur. L'orthographe est le vêtement qui nous empêche de sortir nus, et simplement de ne pas choquer les autres : mais bien sûr, même si tous doivent s'habiller, certains sauront toujours bien mieux s'habiller que d'autres.

Le problème est qu'aujourd'hui le nudisme gagne. On en vient même à l'orthographe phonétique (les *SMS*). L , la grande laïcité linguistique d'une orthographe égale pour tous cède la place au communautarisme, au règne de tel ou tel groupe ou de telle ou telle tribu, qui est ce qu'il y a de plus fascinant au fond, parce qu'excluant les autres, ceux qui n'en font pas partie. C'est un repliement sur soi de toute façon, un refus de s'intégrer dans une entité qui pourtant pourrait être fédératrice et consensuelle, beaucoup plus ouverte que la sienne. Ce n'est pas là indépendance ou émancipation, mais le contraire, repliement sur le clocher. Comme dit encore Montesquieu, on était libre avec les lois, on veut maintenant être libre contre elles. (« De la corruption du principe de démocratie », dans *L'esprit des lois*) La licence est le contraire de la liberté. Elle revient à cette loi du clan ou du groupe, qui est loi de la force. Pour paraphraser Lacordaire, entre le faible et le fort, c'est la liberté (au sens de licence) qui opprime, et la loi qui lib re.

Bien sûr, on peut trouver que je dramatise, et que je monte trop en épingle une fronde de potache. Je me demande quand même où est le plus grand plaisir, peindre la *Joconde* ou lui faire des moustaches, et écrire dessous le *SMS* duchampien : *LHOOQ*... – Vous pouvez écouter ici ce que je dis de l'[Art](#).

Et songez à cette grande loi qui fait la trame de maintes tragédies. Petites causes, grands effets. Le nez de Cléopâtre, s'il eut été plus court la face du monde en eût été changée (et pas seulement sa face !) Plus prosaïquement, un tout petit bruit peut déclencher une avalanche. La chute d'un petit caillou au centre d'un lac engendre des ondulations grandissantes qui se propagent jusqu'aux rives, et la dernière vague en son ampleur est incommensurable avec la chute initiale du petit caillou. Toute action, disait Jaspers, engendre pour son auteur des conséquences dont il ne s'était pas douté. On appelle cela l'*hétérotélie*, le détournement de finalité, la disproportion énorme entre l'intention de l'agent et le résultat de son action. « Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ? », ce vers d'*Athalie* résume bien cette loi tragique. Et je pense que vous connaissez tous ce qu'on appelle l'*Effet papillon*, imaginé par le météorologue Lorenz : le battement d'ailes d'un papillon sur la baie de Sydney peut déclencher un cyclone à la Jamaïque. Que savons-nous donc maintenant des conséquences effectives de ce que nous pratiquons, ou que nous tolérons ?

« Les nations, disait Giraudoux, meurent d'imperceptibles impolitesses. » Méfions-nous, dit toujours Montesquieu, des conséquences pour une civilisation de l'abandon des *formes*. Ce n'est pas pour rien que le « vice de forme » est en justice si important. On commence par abandonner les formes, par exemple ne pas répondre à une lettre reçue, même pour simplement en accuser réception, ou bien tolérer quelques fautes d'orthographe, et on finit par quoi ? Comme dit La Fontaine dans *Le lion et le rat* : « Une maille rompue emporta tout l'ouvrage. »

Je dis bien « tolérer » les fautes, je ne dis même pas en commettre. On ne le sait pas assez : il y a dans le monde plus de crimes par omissions ou passivité, paresse à réagir, que de crimes par méchanceté. *Mutatis mutandis*, cela s'applique à tout notre laxisme quant aux négligences et approximations qui défigurent la langue. Laisser faire est même plus grave que faire, disait Péguy : car celui qui fait, il a au moins le courage de faire. Mais celui qui laisse faire, il y a la lâcheté en plus. Et il y a partout de la lâcheté, concluait-il, une lâcheté infinie...<sup>3</sup>

## ***La fin des hiérarchisations***

Normalement une culture se pose en faisant entre choses et êtres des distinctions qui sont de vraies hiérarchies. Les mots en sont le reflet. Mais il y a aujourd'hui une fâcheuse tendance à abolir toutes ces hiérarchies, par assimilations abusives et emplois aplatissants des mots. Ainsi le mot « culture » même, traditionnellement, signifie quelque chose qui difficilement se conquiert. Une culture, pour paraphraser un mot de Saint-Exupéry, se caractérise moins par ce qu'elle donne aux hommes que par ce qu'elle leur demande. « Culture » signifie et implique exigence.

Mais le mot se galvaude dans des expressions comme « culture d'entreprise, pour désigner simplement « les habitudes de la maison », ou encore

---

<sup>3</sup> *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc.*

« culture rap », ou « culture des banlieues », pour désigner des modes superficielles et éphémères, ou des comportements strictement élémentaires, donc ce qui en fait n'est pas encore arrivé à la culture : alors le mot se vide de son sens, et la confusion de vocabulaire entraîne la confusion dans les esprits. Ces nouvelles « cultures » signifient une équivalence de valeurs, un nivellement axiologique généralisés. Règne du nihilisme au fond. « Une paire de bottes vaut Shakespeare », disaient les nihilistes russes du 19<sup>e</sup> siècle. On peut voir là-dessus *La défaite de la pensée* de Finkelkraut (qui ne fait que démarquer sur ce point *La trahison des clercs*, de Julien Benda).

Certains artistes, ou prétendus tels, peuvent surfer sur ce courant. Par exemple le *pop art* américain, qu'on peut incarner par Warhol. C'est l'idéologie du *anything goes* (n'importe quoi convient)<sup>4</sup>. Même si, comme pour Duchamp, l'intention de départ est ironique ou antiphrastrique, à l'arrivée cela ne se voit pas. L'idée même de *pop art* (art populaire) peut être discutée. L'art est toujours au départ aristocratique, donc non populaire. En tout cas, traiter *San Antonio* à l'égal de Racine, ou faire du tag une expression plastique égale à celle de Michel-Ange, est compliquer singulièrement la tâche du professeur de collègue (surtout de celui des banlieues...).

A l'égal des abus de mots on rangera le cas des hyperboles linguistiques. Quand « génial » peut qualifier un cheval de course, ou un dentifrice, on ne sent plus ce qu'est véritablement le génie (son opposition avec le simple talent par exemple). L'ensemble forme une sorte de « bouillie verbale » quotidienne, correspondant à ce que Heidegger dans *L'Être et le Temps* appelle la « parlerie », ou encore Jünger dans le *Traité du rebelle* appelle le règne des « vocables », qu'il oppose au règne du « Verbe » : « Le Verbe repose sous les vocables, comme le fond d'or dans les tableaux des Primitifs ». Là, on aimerait encore le croire...

Une émission de M6 s'appelait *Culture pub*. Quelle escroquerie ! Mais, me direz-vous, là aussi il y a « langage ». Certes, mais un langage mort. Et quelle différence y a-t-il entre un langage vivant et donateur de vie, et un langage mort ? Vous conviendrez qu'un tableau par exemple en peinture peut être un ce que j'ai appelé un « miroir instituant ». Mais pas une marque commerciale ou un logo. La différence ? Elle est entre l'allégorie qui est le propre des langages vivants (dire autre chose : *allo agoreuein*), et la tautologie qui est la part des langages morts (ne dire que ce qu'on dit : *to auto legein*). La *Liberté guidant le peuple* de Delacroix peut guider le regard vers autre chose que ce qu'on connaît (révolution, justice, changement de vie...). Mais pas la virgule de Nike, qui n'est que conventionnelle et autoréférentielle. On n'y consomme que de l'arbitraire, ou mieux, comme dit Baudrillard, que l'idée même de cet arbitraire. Pareillement un grand roman peut orienter une vie, mais pas la répétition moutonnaire d'un slogan, et parce que le slogan est indigent, et parce que la répéti-

---

<sup>4</sup> Andy Warhol : « Tout le monde est très beau, ou alors personne. » – « Acheter est bien plus américain que penser. » (*Télérama*, n° 2914, p. 160)

tion est moutonnaire, tout entière répétition d'une répétition, prisonnière du « qu'en dira-t-on ? » On fait ce que font les autres, sinon de quoi est-ce qu'on aurait l'air ? Le consensus présumé vaut justification. Aucune liberté là-dedans. Entier conformisme, entière aliénation, schizophrénie et idéalisme déréalisants : l'ensemble, dit Baudrillard, est d'une fixité obscène<sup>5</sup>.

## ***Euphémisations et anesthésies***

Au lieu de donner accès au sens que pour nous peuvent avoir les choses, de façon à nous les faire désirer, nous maintenir vivants et éveillés, le langage aujourd'hui fait écran entre nous et les choses, nous les dissimule pour nous endormir. Autrefois, par des voiles transparents ou semi transparents (la périphrase quand elle est vivante), il nous rendait le monde intéressant, désirable. On désire ce qu'on devine, comme en amour. [Désir](#) implique pénombre, clair-obscur. L'endroit le plus érotique d'un corps est celui où le vêtement bâille. Le texte littéraire réussi est une jupe fendue. Mais aujourd'hui, ou bien on montre crûment dans un langage direct complètement dérhétorisé et désublimé, qui crée l'unidimensionnalité dont je parlerai tout à l'heure, ou bien on interpose entre le monde et nous non plus le voile suggestif de naguère, mais un écran opaque et mensonger. On passe du « miroir instituant » à l'écran dissimulateur. Voilement : le voile ment. Évitement : et vite ment.

On connaît les périphrases euphémisantes comme : « longue et douloureuse maladie », pour dire le cancer ; ou encore « interruption volontaire de grossesse », pour dire l'avortement. Et dans le cas de l'acronyme *IVG*, la réalité de l'avortement (qui est un crève-cœur bien souvent) est voilée par la technicité médicale de l'expression. Cela ressemble à *TGV* : la technique, et ceux qui savent, pensent pour nous. Il y a évidemment des choses qu'on ne peut regarder en face : la mort, ou le soleil, pour La Rochefoucauld. Ou encore, pour moi, le dentiste. Alors on regarde ailleurs, de façon oblique ou biaisée. Est-ce humain ? Certains disent qu'il y a une charité de ces périphrases. Manteau de Noé : on sait que pour ne pas voir la nudité de leur père, Sem et Japhet, fils de Noé, le recouvrirent d'un manteau (Genèse 9/23).

Ce réflexe est peut-être humain. Mais aussi, comme dit Nietzsche, *Humain, trop humain...* Il y a bel et bien aussi une hypocrisie des périphrases. D'abord celles qui sont de sinistre mémoire : la « solution finale » a voulu masquer le crime nazi ; les « hommes de couleur », l'apartheid sud africain... Mais même, en contexte a priori moins barbare, combien de « morts au champ d'honneur » ont voulu euphémiser des victimes innocentes ! La périphrase alors est un manteau d'Agamemnon : pour ne pas voir mourir sa fille Iphigénie, le roi des rois se voila le visage (voir Alain : *Mars, ou la guerre jugée*). – Reportez-vous ici par exemple à mon article : [Le sacrifice religieux laïcisé](#).

---

<sup>5</sup> *La société de consommation*, « Consommation de la consommation ».

La périphrase, qui naguère fouettait le désir par les rêves qu'elle permettait, s'est donc dégradée. Aujourd'hui elle oscille entre le ridicule et l'inadmissible, d'autant plus inadmissible peut-être qu'il est sournois. Langue de bois ou langue d'agglô, il ne s'agit que de dorer la pilule, d'enrober le mot d'un excipient verbal *QSP* (Quantité Suffisante Pour). Voyez par exemple le langage *IUFM* : un ballon devient un « référentiel bondissant » ; un cancre, un « apprenant en réussite différée », etc. Qu'une bonne devienne une « aide ménagère » ou une « technicienne de surface », avant d'être promue en « auxiliaire de vie » ; qu'un noir (et pourquoi pas un nègre, qui n'est devenu péjoratif que tardivement), devienne un « membre d'une communauté visible », et voilà que l'anesthésie fonctionne. Or une culture véritable n'a pas peur des mots – car si on changeait les attitudes et les comportements en changeant simplement les mots, ce serait bien facile. La littérature vraie est à cette image. Ainsi Genet écrit *Les Bonnes*, et Rimbaud : « Je suis nègre » (*Une saison en Enfer*). Pareillement Hugo écrit *Les Misérables* (et non les « économiquement faibles »). Et Prévert, *Le cancre*. Un chômeur est-il vraiment consolé de s'entendre appeler « demandeur d'emploi » ? Un nain, « personne de petite taille » ? Un obèse, « personne forte » ? Jouera-t-il dans *Adipeux Roi* ?

Tout cela concourt à un endormissement de l'être, qui se console facilement de sa finitude et de ses imperfections. Une culture vraie n'exclut rien en l'homme, ni sa lumière bien sûr, mais aussi ni son ombre. Elle l'habitue, comme tout langage vivant, à la lucidité, et non à l'aveuglement. Elle l'accoutume à ce qu'on appelle après Goethe le « démonique », et à la part nécessaire dans l'existence de la « négativité » :

« Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage  
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût ! » (Baudelaire)<sup>6</sup>

## **Déculturation et unidimensionnalité**

Toute cette « langue de bois », d'origine administrative ou autre, n'a d'autre but que de faire oublier à l'homme son destin, le déraciner de ses obligations sur cette terre, et fait de lui un petit être prétentieux, qui ne pense qu'à ses droits, jamais à ses devoirs. Effectivement cette tendance est égalitaire et en ce sens fondamentalement moderne : elle a été analysée par Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, lorsqu'il fait le portrait du « dernier homme ». Sa race est indestructible comme celle du puceron. Il sautille sur la terre, cligne de l'œil d'un air entendu, se moque de tous les grands idéaux, car il ne croit qu'au bonheur, et à la santé (aucune grande culture avant lui, la fin de Rome peut-être exceptée, n'avait fondé ses valeurs sur ces valeurs-là).

Cet homme nouveau, c'est aussi le « señorito satisfait », le fils de famille arrogant, que stigmatise Ortega y Gasset dans *La révolte des masses*. Bref, *exit* la Transcendance, fondement de toutes les grandes cultures, et des impostures

---

<sup>6</sup> Sur le « démonique », voyez par exemple mon article : [Anthropologie du Diable](#).

langagières ainsi répandues on passe naturellement à la « conscience heureuse ». Aujourd'hui l'injonction générale est celle de l'euphorie perpétuelle. Privé et public, ainsi que registres de langue se confondent dans un égal mélange de sentimentalisme et d'infantilisation : mais il n'est pas sûr que le sentimentalisme progressant dans le langage, l'humanité progresse dans les mœurs. Toutes les distances ainsi s'abolissent. « Que fait votre maman ? » dit le journaliste (et pourquoi pas : « votre mère » ?) « Aujourd'hui maman est morte », dit Meursault au début de *L'Étranger* de Camus, et c'est là le fils qui parle en privé de sa mère. Mais le télégramme qu'il vient de recevoir dit bien : « Mère décédée. » Langage intime et langage social sont bien séparés. Mais souvent maintenant on mélange tout, intérieur et extérieur.

J'ai dit en commençant que dans toute culture les signes tiennent lieu des choses. C'est malheureusement vrai aussi, mais dans un tout autre sens, de cette sous culture sentimentale très répandue aujourd'hui, et qu'on pourrait définir comme monde du [kitsch](#). Le signe de l'émotion y tient lieu d'émotion. En réalité, l'homme moderne confond sentiment et sentimentalité, et surtout ne confond pas ici ramage et plumage. Son langage peut être d'une très grande sensiblerie, et nonobstant, son comportement brutal et vorace : j'ai parlé plus haut de la fin très préoccupante des égards ou des *formes*. On pourrait le définir comme un muflé émotif.

Aujourd'hui certains professeurs (sont-ils encore des éducateurs ?) pour parler de leurs élèves parlent des « gamins ». Parfois même ils se nomment des « profs ». Comment peuvent-ils à la fois parler ainsi d'eux-mêmes, et se plaindre du manque de respect de leurs élèves ? Singulier manque de cohérence, et aussi d'intelligence, si cette dernière est la capacité de faire des liens entre des domaines et des phénomènes a priori très éloignés les uns des autres. Nous sommes, c'est vrai, une civilisation de la familiarité. Mais on oublie que, comme le dit le proverbe latin, *familiaritas odium parit*, la familiarité engendre la haine. Il y a aujourd'hui, au nom de je ne sais pas trop quoi (plus de naturel peut-être ? mais la culture n'a rien à voir avec la nature, dont elle est une réforme) un excès d'empathie, de projection sur le proche, de ce que les Allemands appellent l'*Einfühlung*. La beauté par exemple, on oublie qu'elle est lointaine, abstraite, accablante. Elle est parée et protégée de son *aura*. Mais en une époque où le narcissisme triomphe, chacun se regarde avec complaisance, se trouve beau. Le « miroir instituant » de naguère était un miroir qui juge. Celui-ci nous flatte. Voyez les slogans de la publicité : « Ce corps dont vous rêvez, c'est le vôtre ». Mais on oublie que si ce corps que je vois est moi-même, je ne peux plus en rêver. C'est comme ces restaurants qui ont pour enseigne : « Ici on mange comme chez soi ! » Si on doit y manger comme chez soi, ce n'est pas la peine d'aller au restaurant. « Touchez vos rêves ! », dit tel autre slogan. Mais ce qu'on touche n'est plus un rêve. Il ne faut pas toucher aux idoles, disait Flaubert, la dorure en reste aux mains. En fait, les dieux ne meurent que d'être parmi nous.

Les façons familières de parler sont un signe du déclin de l'*aura* à l'époque moderne. Déjà le déluge submergeant des images proches de nous, nous ressemblant, a fait régresser l'icône de l'idéal<sup>7</sup>. L'éloignement le favorise, et la proximité le tue. *Major e longinquo reverentia*, disaient les Anciens : le respect augmente avec l'éloignement. Sans parler de certains acteurs qui ne doivent leur popularité qu'à leur ressemblance avec nous-mêmes (peut-on être acteur, disait Alain Delon, avec un physique de plombier ?), voyez comment les journalistes parlent des hommes politiques. « Jacques Chirac a dit que... » (pourquoi ne dit-on pas : « Le président Chirac... » ?) On pourrait en dire autant de la façon dont certains hommes politiques parlent eux-mêmes, et d'eux-mêmes, souvent à des *shows* dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils pratiquent bien le mélange des genres.

À la même tendance confusionnelle se rattache le cas des noms fonctionnels, qui sont des neutres, et qui sont inutilement féminisés : une professeure, une écrivaine, etc. Cette tendance à la caractérisation sexuée des fonctions participe du communautarisme déjà évoqué : il y a désormais le clan des hommes, et celui des femmes. Le féminisme mal compris s'est sottement engouffré là-dedans. Je ne vois pas ce qu'une femme ministre gagne à se faire appeler « Madame la Ministre », plutôt que « Madame le Ministre ». Je vois plutôt ce qu'y perd la culture des Droits de l'homme, qui sont ceux de l'être humain en général.

Du même mélange des domaines participe l'ambition actuelle d'une perpétuelle disponibilité des choses et des êtres. La résumant deux usages qui procèdent du même esprit, celui qui se répand partout du téléphone portable (l'autre doit toujours être à portée), et la généralisation du tutoiement. Tous deux mêlent deux sphères qui dans les grandes cultures restaient bien séparées : celle du public et celle du privé<sup>8</sup>. On voit des gens tenir en laisse leur enfant en lui téléphonant lorsqu'il est dans la cour de l'école : mais alors où est son intimité, sa solitude, sa possibilité de rêver ? « Liberté », nous dit-on. Mais est-ce être libre, que d'accourir à une sonnerie, comme le chien au sifflet de son maître ? Où est aussi l'imaginaire qui permet d'aimer quelqu'un, si l'on peut le joindre à tout instant ? On voit des gens qui s'effondrent en larmes dans la rue, leur portable à l'oreille : dispute, rupture, sans doute... Mais quelle indiscretion d'assister à de telles scènes ! C'est comme si on voyait quelqu'un tout nu. Les larmes, dit René Char, méprisent leur confident.

Pareillement pour le tutoiement. On tutoie d'emblée. Mais on oublie que si on te tue tutoie, on te tue, toi. C'est un viol, l'assassinat d'une intimité. Quand une langue le permet, le passage du *vous* au *tu* change la distance mentale, homologue à la distance physique elle-même. C'est comme pour le premier baiser, quand de celle ou de celui qu'on voyait de loin on voit soudain deux grands yeux agrandis tout près des siens : c'est magique. D'un strict point de vue hédono-

---

<sup>7</sup> Walter Benjamin, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* – John Boorstin, *L'image*.

<sup>8</sup> Hannah Arendt, *La crise de la culture*.

niste, on perd énormément à cette généralisation moderne du *tu*. Et le résultat est effroyablement monotone. Ce qui est beau c'est le passage de l'un à l'autre pronom, et aussi le retour parfois au premier, une fois le second pratiqué. Voyez d'abord la fin de « J'ai presque peur, en vérité... », dans *La bonne chanson* de Verlaine :

Plongé dans ce bonheur suprême  
De me dire encore et toujours,  
En dépit des mornes retours,  
Que je vous aime, que je t'aime !

Et puis pour le changement inverse voyez la fin des *Pas* de Valéry :

Ne hâte pas cet acte tendre,  
Douceur d'être et de n'être pas,  
Car j'ai vécu de vous attendre,  
Et mon cœur n'était que vos pas.<sup>9</sup>

Tout est dit d'ailleurs ici de ce que doit être une vraie culture : le triomphe du rêve et de la représentation sur le réel, l'importance de l'attente et de la présence absence (« Douceur d'être et de n'être pas ») et le maintien des différentes distances mentales incarnées par les différents pronoms (en rhétorique, on appelle *énallages* les changements brusques de perspective dans l'énonciation, comme ici les passages soudains d'un pronom à l'autre). Mais dans une civilisation de la voracité instinctuelle, de l'immédiateté, qui refuse tout report de jouissance, et de langage désublimé (voyez le langage *Fun Radio*), cet univers paraît sûrement aussi éloigné de nous que ne l'est la lune.

## ***Psychasthénies et recours***

J'ai parlé d'euphorie. Mais on peut sérieusement douter que de cette confusion l'élan vital même sorte conforté. Ce sont les distances prises ou gardées qui autrefois exacerbaient le désir. On aime mieux de loin. Je pense que du désordre actuel c'est plutôt une psychasthénie qui peut résulter. Tout est possible, voilà le slogan d'aujourd'hui. Mais on oublie que quand tout peut arriver, rien n'est intéressant.

Imaginez de l'eau sous pression dans un tuyau. On perce un trou. Le jet gicle très haut. On perce une vingtaine de petits trous. On a une vingtaine de petits jets dérisoires. Ainsi tant que l'homme est tendu vers un seul idéal, quel qu'il soit, qui mobilise toutes les forces de sa vie, son énergie vitale est très grande. Mais s'il s'éparpille en une multiplicité de petits désirs satisfaits aussitôt

---

<sup>9</sup> « Tes pas, enfants de mon silence, / Saintement, lentement placés, / Vers le lit de ma vigilance / Procèdent, muets et glacés. // Personne pure, ombre divine, / Qu'ils sont doux, tes pas retenus ! / Dieux !... tous les dons que je devine / Viennent à moi sur ces pieds nus ! // Si, de tes lèvres avancées, / Tu prépares pour l'apaiser, / À l'habitant de mes pensées / La nourriture d'un baiser, / Ne hâte pas cet acte tendre, / Douceur d'être et de n'être pas, / Car j'ai vécu de vous attendre, / et mon cœur n'était que vos pas. » (« Les pas », *Charmes*, 1922)

qu'apparus, son élan vital n'est pas très grand. La rhétorique naguère poétisait la vie, en laissant deviner les choses, et permettait la tension précisément vers cet idéal dont je parle. Le langage d'aujourd'hui, ou bien endort par une rhétorique fossilisée et creuse, la langue de bois susmentionnée, ou bien tue radicalement par le refus de toute rhétorisation et le langage cru et direct.

La libération des mœurs dit-on s'est accompagnée d'une libération du langage. Effectivement à entendre parler certains jeunes on peut être horrifié. Comment se considèrent-ils eux-mêmes, pour parler ainsi ? Voient-ils en eux plus qu'un paquet d'instincts ou « tas de viande », pour reprendre l'expression d'Huxley ? Dans *Le meilleur des mondes* on apprend aux jeunes (par conditionnement dans le sommeil, ou hypnopédie) que « chacun appartient à tout le monde », que « monogamie et romanesque » sont des vieilles lunes, bonnes pour autrefois, où les gens n'étaient pas heureux, parce que complexés par la présence en eux d'un idéal qui les faisait souffrir par son côté inatteignable. Aujourd'hui pour les gens rien n'est grave ou important, ni une liaison ni une rupture par exemple : on est heureux, puisqu'on ne ressent plus profondément les choses. Et évidemment le langage n'est plus précieux, dans les deux sens du mot<sup>10</sup>. On va de bon plan en bon plan, de mec en mec, etc. Et donc socialement on peut être stable, conforme au modèle, parfait mouton. Parfait consommateur inséré dans le grand jeu du capitalisme mondial. L'hypnopédie moderne est la publicité.

Qui tire les ficelles ici ? Manifestement le Pouvoir totalitaire, volontiers paternaliste et démagogue, aujourd'hui en fait au service du grand capitalisme, non seulement n'a rien contre la licence des mœurs, mais même la favorise, parce qu'elle détruit la capacité de résistance des gens : il a besoin de cet endormissement langagier et mental. On a vu que la pensée même de la révolte disparaît quand les mots galvanisateurs, vecteurs des anciennes croyances et valeurs, disparaissent. On peut lire tout cela aussi dans *L'homme unidimensionnel* d'Herbert Marcuse. Pour lui la résistance contre l'unidimensionnalité est le pouvoir subversif du grand style, de la grande rhétorique, dans les grandes œuvres : les œuvres « modernes » au contraire, pour lui naturalistes ou post-naturalistes, au langage cru et trivial, « désublimé », marquent la fin de la Transcendance, l'avènement de la conscience heureuse, l'unidimensionnalité. J'ai moi-même résumé tous ces thèmes dans le chapitre « Désymbolisation et unidimensionnalité » de mon livre [\*Comprendre la culture générale\*](#).

Notez bien d'ailleurs que le Pouvoir n'a que le crédit qu'on lui concède, n'est fait que de nos propres abdications, et que son ascendant ne se tire que des projections que nous faisons sur lui. Il peut être effectif et policier, comme dans le cas des régimes totalitaires : *1984*, ou *Brazil* de Terry Gilliam. Il peut être beaucoup plus sournois, et intériorisé dans l'âme de l'assujetti, *via* la publicité, dans le monde du capitalisme, aujourd'hui mondialisé. Cette propagande, pour

---

<sup>10</sup> Ce n'est pas parce que Molière a voulu ridiculiser la préciosité qu'elle n'est pas ce qu'elle a voulu être depuis son début : une tentative héroïque (et féminine d'inspiration) pour arracher l'homme à l'animalité. Si elle ne l'a pas emporté, c'est à cause du machisme habituel.

être moins visible que la première, n'en est pas moins efficace. Des barreaux de prison aux codes-barres, on ne fait que changer de geôle. Mais comme La Boétie l'a bien montré, il n'y a d'autre tyran que celui que nous nous faisons nous-même, et qui se nourrit de nos propres abdications et renoncements<sup>11</sup>. – Voyez ici mon article : [Obéissance](#).

Dans les œuvres sus citées, c'est l'amour, la passion amoureuse, le désir sans fin qui les caractérise, qui permet au héros de résister. Ailleurs, ce sera l'imaginaire de la lecture : *Fahrenheit 451*, de R. Bradbury et F. Truffaut, ou *Histoire sans fin*, de M. Ende. Contre le nihilisme en fait du Pouvoir (le « Néant » de M. Ende), le recours est toujours le même. L'homme doit mener son propre combat à l'intérieur de lui-même : l'inertie et l'apathie, la démission et l'incurie qui peuvent l'aliéner à autrui ne sont que ses propres tendances et tentations. Il peut certes se voir comme un animal. Mais en fait, profondément, essentiellement, l'homme descend du songe. Il est le fils de ses propres fictions. Sans doute devra-t-il retrouver l'ancienne rhétorique, pour éviter la désublimation d'aujourd'hui, et qu'il ne se considère, comme dit Huxley, que comme un « tas de viande ». Quelle image de lui-même et de l'être humain peut avoir aujourd'hui un adolescent qui écoute *Fun Radio* ? Qui se méprise ainsi jusqu'à écouter parler puis parler lui-même de cette façon, comment peut-il respecter les autres ?

## **Conclusion**

Mal nommer les choses, disait Socrate, fait du mal à l'âme. Et selon Camus, c'est ajouter du malheur au monde. Un sage chinois disait que la première tâche d'un gouvernant arrivant au pouvoir devait être de restaurer le sens des mots. Bien entendu sans les instrumentaliser. Les mots en fait nous guident, si on sait les entendre tous : les mots sont les passants mystérieux de l'âme (V. Hugo). Vis-à-vis d'eux nous ne sommes pas en situation de maîtrise, mais de service. Encore faut-il qu'ils soient toujours là, pour encore nous visiter...

© Michel Théron – 2010

---

<sup>11</sup> *Discours de la servitude volontaire*.